Ami du Clergé du 20 août 1953

Deuxième partie : **PRÉDICATION**

SOMMAIRE

Plans d'homélies sur les Epitres. — XLII. 14e Dimanche après la Pentecôte : Liberté spirituelle, 281.

Nativité de Notre-Dame. — Conseils pour un pèlerinage, 282.

Sainte Rose de Lima (30 août). — Fleur de pénitence, rose d'amour, 284.

Causeries de pédagogie catéchistique. — XV. La formation morale au catéchisme (suite), 285. — — XVI. Le rôle du milieu social, 287.

PLANS D'HOMELIES SUR LES EPITRES

XLII

14e Dimanche après la Pentecôte

LIBERTÉ SPIRITUELLE

La liberté est le thème de la lettre auu Galates. Déjà, nous avons entendu S. Paul revendiquer cette liberté à l'encontre de la Loi juive et de ses prescriptions. Aujourd'hui, nous allons nous convaincre qu'il ne suffit pas d'être baptisé pour jouir de la liberté des enfants de Dieu. **Elle se conquiert** autant qu'elle nous est donnée. Elle est le résultat d'un équilibre entre les forces qui se disputent notre vie : S. Paul les appelle la « chair » et l' « esprit ».

Voyons comment se peut **rétablir l'équilibre.** Enfin, **opposons au fruit de la « chair » celui de** l' « esprit ».

I. — *Les antagonistes en nous*

Nous sommes des êtres complexes, dont la pleine santé physique et morale n'est autre chose qu'une harmonie toujours précaire, d'abord entre les éléments qui composent notre nature, ensuite entre nous et notre milieu, enfin entre Dieu et nous.

1. — **Antagonismes organiques.** Pour nous bien porter, il faut que notre cœur ne batte ni trop vite, ni trop lentement, que notre température ne soit ni trop haute ni trop basse, que la digestion ne soit ni trop rapide ni trop paresseuse, etc. Pour assurer l'harmonie vitale le Créateur a prévu des nerfs accélérateurs, compensés par d'autres nerfs agissant en sens contraire.

2. — **Antagonisme moral.** Des tendances opposées se disputent notre conduite : tendances au repliement sur soi, à l'amour de soi poussé jusqu'au mépris d'autrui. Lors du fameux incendie du Bazar de la Charité, on vit des hommes appartenant à la plus haute société se frayer un passage, la canne haute, sur le corps de femmes et jeunes filles, odieusement piétinées. Inversement nous sommes doués d'un instinct de sympathie, qui nous fait rechercher la compagnie de nos semblables, et peut aller jusqu'au sacrifice de notre vie pour sauver celle des autres. Que d'exemples à citer de ce dévouement !

3. — **Antagonisme entre le corps et l'âme.** Le corps et l'âme sont faits pour marcher de concert. Nous pensons avec tout notre corps. Inversement, le moral commande le physique. On peut, à la lettre, « mourir de chagrin ». Mais il n'est pas rare que le corps prenne le dessus et que ses instincts en arrivent à tuer toute délicatesse, et jusqu'au sentiment le plus élémentaire de dignité.

4. — **Antagonisme entre nous et la société.** Nous sommes des êtres sociaux ; « les hommes ne s'achèvent qu'ensemble » ; combien d'idées, de sentiments, de convictions, sont le produit de la vie en société. Mais il arrive que cette influence du social soit tyrannique et nous ôte jusqu'au souci d'être nous-mêmes. Il y a des âmes moutonnières et sans personnalité. Inversement, il y a des anarchistes.

5. — **Antagonisme entre Dieu et nous.** Nous ne « pouvons nous passer » de Dieu. Nous ne pouvons, de nous-mêmes, résoudre les problèmes majeurs que pose notre existence, et à notre intelligence et à notre cœur. En même temps, « nous avons peur de Dieu ». Nous craignons qu'il nous envahisse et nous absorbe au point d'annihiler notre autonomie. N'est-ce pas le sens profond de la lutte de Jacob et de l'Ange ? On ne fait pas sa part à Dieu. Mais si l'athéisme tend à supprimer Dieu, il est des excès en sens contraire : superstition, fanatisme religieux, folie mystique... Quel problème que l'homme !

II. — *L'équilibre qui les résout*

1. — L'antagonisme organique est heureusement résolu par l'admirable automatisme des fonctions corporelles. Pour rendre justice au Créateur de cette santé qu'il nous accorde, il suffit du plus léger déséquilibre dans notre organisme. Alors, nous apprécions cette santé qui est une réussite de la Providence. Mais en louons-nous Dieu ? Trop souvent, nous ne pensons à lui que pour l'incriminer. Injustice, ou inconscience ? N'est-ce pas trop souvent notre imprudence ou notre intempérance qui a rompu ce désirable équilibre ? Encore est-il que cet esprit industrieux, dont le Créateur nous a si abondamment pourvu, a trouvé, dans l'art médical, les moyens de rétablir l'harmonie de nos fonctions, en aidant la nature à retrouver son équilibre.

2. — L'antagonisme moral ne se résout pas automatiquement. Il y faut **l'effort vertueux.** La Fontaine nous offre dans ses Fables, héritières de l'Antiquité, de précieux conseils de prudence et de tempérance, voire d'esprit fraternel, qui sont le secret d'une vie heureuse. Mais cette médecine de l'âme ne s'élève guère au-dessus de la raison humaine ; elle ignore complètement le rôle de la grâce dans la lutte contre les tendances vicieuses.

3. — L'équilibre spirituel. **a)** Nous ne sommes pas de simples fils d'hommes, réduits à une destinée strictement humaine et à des moyens strictement naturels. Nous sommes, par le baptême, des **enfants de Dieu,** promis à l'héritage céleste, que nous partagerons avec le Christ.

Notre destinée **dépasse infiniment** tout ce que l'homme peut concevoir, désirer, mériter. Si bien que le seul antagonisme qui compte, c'est celui qui oppose la nature blessée par le péché originel, à la **surnature** que le baptême nous a donnée. Sans doute y a-t-il des moments pénibles où nous nous sentons comme écartelés, « crucifiés ». C'est une horrible violence qu'il faut nous faire pour arracher « cet œil, ce bras qui nous scandalisent », c.-à-d. ce désir exaspéré qui tient plus à nous que les fibres mêmes de notre corps et qui n'est pas moins sensible.

Mais si cela nous paraît au-dessus de nos forces (naturelles) ce n'est pas au-dessus des forces de

l'Esprit-Saint qui vit en nous et qui nous dirige. Mourir à soi, mourir à ses instincts, ce n'est pas vraiment mourir ; c'est, au contraire, commencer de vivre notre vraie vie. C'est prendre le parti de l'Amour béatifique contre cet affreux amour de soi, qui, mal éclairé, risque de nous entraîner « dans la géhenne du feu ». Car, affirme l'Apôtre, « ceux qui se livrent aux désirs mauvais n'entreront point dans le Royaume ». Il y a incompatibilité absolue, irréductible. Mettons donc en regard, pour nous animer au bon combat, le **fruit de la chair** et **celui de l'esprit.**

III. — *Le fruit de notre option*

1. — **Que produisent nos instincts ?** Honte et malheur. S. Paul énumère toute une série de vices qui sont la progéniture authentique de la nature déchue, soustraite au traitement du divin médecin.

a) Ceux qui représentent la déviation de l'instinct, bon en lui-même, qui veille à la perpétuité de la race : « **fornication** », à tous ses degrés ; les **fautes contre nature**, que des écrivains malfaisants voudraient nous faire innocenter aujourd'hui, en les couvrant de leur talent ; le **libertinage** enfin, qui brave l'opinion en affectant un absolu mépris pour la décence et l'honnêteté publiques.

b) Ceux qui s'opposent à la vertu de religion : idolâtrie, sorcellerie. Les faux-dieux sont remplacés par les idoles modernes : le sport, qui offre prise, quand il n'est pas sainement entendu, à une véritable idolâtrie du corps (cf. le film « Les dieux du stade » et telle œuvre de Montherlant) ; la **Science,** dont tant d'illuminés attendent le bonheur de l'humanité (cf. bombe atomique)... Quant à la **sorcellerie,** si l'on ne brûle plus les sorciers en France, on les vénère et on les craint en pays fétichiste : interrogez les missionnaires.

c) Ceux qui désolent la Cité : la discorde, c.-à-d. le mal des cœurs divisés sur tout ce qui intéresse le bien commun de la Patrie ou de l'humanité, et sur les moyens de le procurer. Si cette division des cœurs passe aux paroles, ce sont les **contentions,** c.-à-d. ce heurt des paroles **tendues** l'une contre l'autre, à propos de tout et de rien, pour le plaisir de s'imposer, de dominer. Si l'on passe **à l'action,** ce sont les rixes, coutumières aux esprits querelleurs, les **cabales** et les **divisions,** dont les « partis » politiques offrent parfois le triste exemple, etc.

d) Enfin ceux qui **offensent la tempérance :** beuveries, orgies. Si S. Paul revenait parmi nous, il appellerait ce vice par son nom : **l'alcoolisme,** ruine des familles et de la race, qui coûte si cher à la collectivité, en sanas, en hôpitaux psychiatriques, etc. Vraiment, il y a incompatibilité entre ces vices, enfants de la « chair » et le royaume, dont la reine est la Charité.

2. — **Fruits de l'Esprit.** Une âme toute ouverte à l'influence de l'Esprit-Saint, récolte comme premier fruit, d'où découlent tous les autres, la **Charité.** Puis, **la joie et la paix,** qui sont comme un bonheur spirituel, indice d'une bonne santé de l'âme, équilibrée par la grâce. Une telle âme attend avec patience le bonheur céleste qu'elle espère, malgré les délais de sa venue : c'est **la longanimité,** qui est le meilleur antidote contre le découragement. Cette âme fidèle est affable, bonne et douce, car elle a purgé cet orgueil et cette vaine gloire d'où procèdent les divisions, l'envie et la haine. Enfin elle est **tempérante,** car sa soif est divine et ce n'est pas au fond des « pots » qu'elle cherche à l'assouvir.

« Où est l'Esprit de Dieu, là est la liberté » (II Cor., III, 17). Cette liberté, à nos yeux le bien suprême, et qu'on entend si mal trop souvent, ce n'est pas l'indépendance, la possibilité de faire tout ce qui nous plaît (cf. IV[e] Dim. de Carême) mais bien de faire **ce qui plaît à Dieu,** d'agir, non sous la tyrannie de nos instincts, mais sous la douce impulsion de l'amour. C'est le bon moyen de rétablir l'harmonie, la paix et la joie qui étaient les plus belles fleurs du Paradis terrestre. Pour les cueillir, il nous suffit de nous mettre volontairement sous la motion de l'Esprit-Saint. Tel est le secret de cette liberté qui, dit un grand historien catholique allemand, « ne peut être ravie par aucune puissance de la terre »[1].

[1] *La Croix,* 12-13 juillet 1953.

NATIVITE DE NOTRE-DAME

(8 septembre)

CONSEILS POUR UN PÈLERINAGE

La Nativité se distingue, parmi les autres fêtes de N.-D., par ses pèlerinages. Le 8 septembre, ils se multiplient aux innombrables sanctuaires de la Ste Vierge. Les grands travaux des champs tirent à leur fin, les âmes sont plus libres.

L'heure est d'un charme austère, et l'été finissant
Sourit sans amertume au déclin de sa vie,
Ayant nourri les blés du plus pur de son sang.
(L. Mercier).

Et les cortèges sur les grand'routes et les rassemblements autour des chapelles rustiques s'accordent bien à la célébration de la Naissance de Marie : il y a toujours une part de détente dans la piété d'un pèlerinage.

I. — *A l'aller*

Un pèlerinage, ce ne sont pas seulement les dévotions au sanctuaire qu'on a choisi ; un pèlerinage commence au départ.

« A ce titre, a écrit un religieux, je ne crains pas d'affirmer que l'organisation classique des pèlerinages à Lourdes a tué la notion de pèlerinage. Un pèlerin, ce n'est pas un Monsieur qui prend le train à Paris pour descendre en gare de Lourdes, après avoir été confortablement assis dans un wagon de seconde classe, sauf le temps qu'il a passé au wagon-restaurant. Un pèlerin, c'est quelqu'un qui fait de la route, et plus cette route est longue, plus le pèlerinage est digne de ce nom » *(Maison-Dieu,* n° 7, 1946).

Jugement absolu et trop sévère[1]. La longueur de la route à parcourir et les moyens de locomotion qu'on emploie comptent moins, dans la valeur du pèlerinage, que les dispositions intérieures. Il n'empêche que, pour certains, le pèlerinage organisé d'aujourd'hui tourne parfois au tourisme. Ou bien, dans la pensée de plusieurs, il ne commence qu'avec l'ouverture des exercices au lieu du pèlerinage. Et il finit avec la clôture.

Les nombreux pèlerinages de septembre ont

[1] Les trains de pèlerinage ne comptent pas que des voitures de II[e] classe, ils ont rarement des wagons-restaurant ; pour beaucoup, frais du voyage et voyage supposent la pénitence de nombreuses privations...

cet avantage de nous remettre dans le véritable esprit de ces itinéraires de piété et de pénitence. La plupart se font à des sanctuaires locaux, pas assez éloignés pour qu'on songe à prendre le train, assez distants pour qu'on ait à couvrir plusieurs km. à pied. C'est le pèlerinage des « Jaquets » de Compostelle ou des « Romées » de Saint-Pierre de Rome, moins la distance.

Un vrai pèlerinage commence donc au départ. La route, qu'on la parcoure à pied ou en voiture, en fait partie. Déjà doivent la sanctifier la prière et la pénitence du pèlerin, sous peine de n'être qu'une excursion : on va à la fête, on ne fait pas un pèlerinage.

Au départ donc, faites une prière *d'itinéraire*, même si ce n'est pas la formule liturgique. Le plus souvent ce sera le chapelet : la prière de toutes les circonstances, et de la dévotion à N.-D. Dès le début, la prière met sa note religieuse à la route, comme un signe de croix au commencement de nos actions. Suivant la distance, qu'elle se renouvelle souvent, récitée ou chantée, ou même seulement mentale. Le paysage offre une distraction, mais aussi un motif d'élévation de l'âme vers Dieu. Le moyen doit être approprié au pèlerin : l'important c'est de sanctifier la route.

Et, pour la sanctifier avec la prière, la pénitence doit être associée. Il y a la pénitence de la fatigue, de certaines privations, de la chaleur ou de la pluie. Mais il y a aussi la pénitence intérieure : celle de l'aide à ses compagnons, d'une parole qui les maintienne dans l'esprit du pèlerinage, de la charité sous toutes ses formes qui nous fasse vivre entre frères.

II. — *Au but*

La sanctification de la route est importante. Cependant, le pèlerinage c'est surtout le but, le sanctuaire où les chrétiens se groupent pour prier ensemble et se retremper dans la ferveur. L'histoire de ce pèlerinage : manifestation de la Ste Vierge, mémorial d'une grâce obtenue, tradition séculaire de piété, aide à cette ferveur.

Là, en effet, peut-être, en un temps lointain la T. S. Vierge s'est manifestée d'une manière ou d'une autre. Peut-être est-elle apparue ; peut-être a-t-on découvert sa statue ; peut-être a-t-elle accordé une faveur insigne ! En tout cas elle a fait comprendre, implicitement, ce qu'elle a dit à Lourdes : « Je veux qu'on élève ici une chapelle. »

Ou bien c'est une famille, une paroisse, le diocèse qui a élevé ce sanctuaire en reconnaissance d'une faveur insigne. Il est resté, depuis, un rendez-vous de piété. Ce que la Ste Vierge a accordé aux fondateurs, pourquoi ne le répéterait-elle pas en faveur de ceux qui viennent la prier ? La petite chapelle est vraiment *domus orationis ;* « une maison de prière ». Ses murs, couverts d'ex-voto, sont imprégnés de la ferveur des générations qui s'y sont succédées. Les choses aussi ont une âme.

Aussi bien, ces pèlerinages à N.-D. de notre campagne française font souvent partie de la vie chrétienne du diocèse. Messes, prédications, processions y sont l'occasion d'un renouveau spirituel comme celui d'une Mission.

Le pèlerin doit s'unir de pensée et de cœur à cette sainteté du lieu et à ses manifestations. Il n'est pas venu en promenade, ou pour rencontrer des amis, ou pour pique-niquer sur l'herbe et à l'ombre. C'est un vœu, une grâce à demander, une dette de reconnaissance qui l'ont conduit à ce sanctuaire. Il est venu pour honorer la T. S. Vierge, pour continuer la piété ancestrale, pour remercier d'une grâce et en implorer de nouvelles.

Il est venu fêter la Nativité de Celle qui « annonce au monde sa libération, la paix et le salut ».

III. — *Au retour*

Tout n'est pas fini quand vient le soir. Le pèlerinage se prolonge dans le retour et les jours qui vont suivre.

Toute dévotion doit servir à notre avancement. Il en faut dire ce que Bossuet affirmait de la retraite spirituelle : « Si vous n'en sortez meilleurs, vous en sortirez plus coupables ». C'est, en effet, une grâce qui serait négligée, un talent resté improductif, une semence qui n'aurait pas levé.

Peut-être ce pèlerinage avait-il son intention bien déterminée : obtenir une faveur de la T. S. Vierge. Les grâces se demandent, mais aussi elles se méritent. Il y a eu le mérite du pèlerinage, encore faut-il pour être exaucé la persévérance dans le mérite.

Ce pèlerinage aura été renouveau de vie chrétienne : réflexion, confession, communion, résolutions. A ce titre et plus encore, il faut que quelque chose reste. On en repart meilleur ; il faut demeurer meilleur. Voyez ce mot d'ordre des « Bernadettes : « *Promis à Lourdes, tenu toujours* . » Tout pèlerin doit le faire sien.

Si l'Eglise encourage les pèlerinages, si beaucoup de sanctuaires possèdent même des chapelains résidents, c'est qu'elle voit, dans cette forme de dévotion, des moyens de sanctification : un élan imprimé à la vie chrétienne. Que l'élan soit brisé dès le retour, et le but est manqué. Rien ne vaut que ce qui dure.

Aussi bien, ne sommes-nous pas, de la naissance à la mort, des « pèlerins », c.-à-d. selon l'origine du mot, des « étrangers » sur cette terre, « en route » vers une cité meilleure : « Nous n'avons pas ici-bas notre cité définitive, mais nous cherchons celle qui est à venir (Hébr., XIII, 14). Pèlerins d'hier, nous le restons toujours. Et c'est par les mêmes moyens, la prière et la pénitence, que nous devons réaliser notre condition de pèlerins » (Héb., XI, 13).

Nous le devons à nous-mêmes. Nous le devons à nos contemporains. C'était déjà le conseil de S. Pierre aux chrétiens, pour que leur exemple convertît le monde païen : « Bien-aimés, je vous exhorte, comme des étrangers

et des voyageurs à vous garder des convoitises de la chair qui font la guerre à l'âme » (I Pet., II, 11).

* *

Pèlerins du 8 septembre, pénétrez-vous de cet esprit.

Il n'est pas interdit que la gaieté agrémente votre marche. Vous voulez fêter la naissance de la Vierge qui « a apporté la joie au monde entier ». Mais que ce soit la joie permise et sainte, qui est le fruit de la charité. Dans ces conditions, votre pèlerinage sera source de grâces pour vous.

Dans la postcommunion de la Nativité, nous demandons que l'hostie sainte reçue « confère les remèdes qui soutiennent la vie présente et qui préparent la vie éternelle. » Que votre pèlerinage n'aille pas sans cette communion ; elle vous ménagera justement ce que vous attendez. Souvent, les pèlerins demandent des grâces temporelles : « les remèdes qui soutiennent la vie présente ». Souvenez-vous de penser aussi à votre âme, à sa vie loin du péché, à son progrès spirituel, en un mot à ces autres grâces « qui préparent la vie éternelle ». Et la Nativité de la Vierge qui a été « le commencement de notre salut, fera grandir en vous la paix ».

SAINTE ROSE DE LIMA

(30 août)

FLEUR DE PÉNITENCE, ROSE D'AMOUR

Le 24 août 1617 mourait à Lima, capitale du Pérou, une religieuse du Tiers-Ordre de S. Dominique. Elle n'avait que 31 ans et se nommait Rose de Ste-Marie. Immédiatement la renommée de sa sainteté parvint jusqu'en Europe, et on s'y intéressa à sa vie et à ses vertus. Béatifiée en 1668, elle fut proclamée Patronne du Pérou, et en 1670 de toute l'Amérique. Aujourd'hui encore, on rencontre son image dans plus d'une maison ou d'une église, et sa fête a été étendue à l'Eglise universelle. Elle plaît aux cœurs chrétiens parce qu'elle fut une âme pénitente, une âme donnée à Dieu et toute dévouée au prochain.

I. — *Ame pénitente*

Quand notre sainte vint au monde, en 1586, ceux qui, dans son pays natal, jouissaient de quelque prestige, ne songeaient guère à la pénitence. C'était la soif de l'or et du plaisir, qui dominait bien des âmes, à tel point que, maintenant encore, le Pérou de cette époque est célébré comme une source proverbiale de richesses.

Jamais cette fièvre des biens de la terre n'infecta la jeune enfant. Cependant, de bonne heure, elle fut une fillette remarquable ; douce, gracieuse, de caractère heureux, d'une beauté attirante, elle faisait la joie et la fierté de toute sa famille. Il semble même que le ciel voulut souligner, de façon passagère, la beauté de l'enfant : un jour, son visage revêtit mystérieusement l'éclat d'une rose épanouie. C'est alors que son nom de baptême, Isabelle, fut remplacé par celui de Rose.

Très tôt, elle acquit le goût de la pénitence sous ses différents aspects. La maladie et la souffrance ne l'épargnèrent jamais, et toujours elle fit preuve de cette force d'âme qui supporte la douleur sans une plainte. Elle s'employait même à cacher ses infirmités. On connaît le mot du médecin qui soignait Ste Thérèse de l'E.-J. : « Ah ! si vous saviez ce qu'elle endure ! Jamais je n'ai vu souffrir autant, avec cette expression de joie surnaturelle. C'est un ange ! » Le chirurgien qui arracha un ongle à Ste Rose de Lima ne fut pas moins admiratif.

Déjà son enfance, très mortifiée, la faisait appartenir à « l'académie du Calvaire ». Sa mère, consciente de la beauté de la jeune fille, s'efforçait de la produire dans le monde. Son cœur pénitent en souffrait ; elle s'ingéniait à transformer ses brillants costumes, à se rendre moins charmante, même aux dépens de sa magnifique chevelure. Elle pratiquait assidûment jeûnes et abstinences, usait habituellement de cilices, de chaînes, de flagellations, d'une couronne aux pointes acérées et nombreuses ; son lit était un chef-d'œuvre de dureté ; elle vivait en recluse. Son esprit de pénitence lui faisait garder la sérénité au milieu des incompréhensions, des adversités de toute sorte, voire des vexations du démon. Sa vie était tissée de souffrances, mais elle ne craignait pas de demander à Jésus de les augmenter.

Ste Rose, pénitente au milieu d'un monde jouisseur, obtenez à nos contemporains le sens de la mortification et de l'austérité chrétiennes !

II. — *Ame donnée à Dieu*

Un détachement des créatures aussi rigoureux lui procurait tout naturellement cette pleine possession de soi-même et cette vraie liberté indispensables pour être totalement à Dieu.

Comme Ste Marguerite - Marie et d'autres, elle fit vœu de virginité à un âge précoce : dès sa cinquième année. Elle jouissait déjà de cette maturité de jugement qui estime la grandeur de Dieu, le prix de l'éternité, le privilège des épousailles divines. Dans la suite, elle sut éviter les habiletés de sa mère, qui voulait lui faire contracter mariage.

En toute sa conduite, elle ne chercha jamais le succès de goûts personnels, mais ambitionna uniquement d'accomplir la volonté de Dieu. Elle mettait tout en œuvre pour connaître cette volonté, et c'est pour lui obéir qu'elle entra dans le Tiers-Ordre de S. Dominique. Jésus, lui demandant d'être son épouse, elle répondit : « Je vous appartiens ; je veux être votre esclave. » Prête à affronter le martyre pour Celui qui vivait dans son cœur ; « O mon Jésus, disait-elle, augmentez mes souffrances, mais augmentez en moi votre divin amour ! »

Pour cultiver son union au Seigneur, au point de ne faire « avec lui qu'un esprit », elle s'adonna à la prière dès l'éveil de sa raison. L'habitude de s'élever à Dieu lui était si naturelle, qu'il lui arrivait en dormant de prononcer des formules de prières. Fixée en Dieu, son union avec lui était si étroite que les objets extérieurs, les travaux de couture finement exécutés ne la distrayaient pas de la contemplation. Elle parlait toujours avec Dieu ou de Dieu ; les anges et les saints, en particulier la T. S. Vierge étaient ses familiers. Tout ce qui évoque Dieu, comme le signe de croix, lui était cher. Envers la Sainte Eucharistie elle était animée d'une piété fervente très en avance sur son siècle.

Le don total, que Rose fit d'elle-même à son époux céleste, fut agréé. Le haut degré d'union mystique qu'elle atteignit, ses prédictions, les miracles obtenus par son intercession en témoignent. Puisse son exemple nous inciter à nous attacher à Dieu d'abord et pardessus tout !

III. — *Ame dévouée au prochain*

Rose imitait Ste Catherine de Sienne, son modèle d'union mystique ; comme elle aussi, elle fut toute dévouée au prochain. Sa piété filiale fut des plus actives. Pour subvenir aux besoins de ses parents tombés dans l'indigence, elle paya énormément de sa personne, s'adonnant à un travail manuel assidu et déployant des prodiges d'ingéniosité. Elle les consolait dans leurs afflictions, les soignait dans leurs maladies sans compter ni son temps, ni sa peine, ni ses nuits.

L'ardeur apostolique l'enflammait. Tourmentée par le souci de l'évangélisation des pauvres Indiens, ses compatriotes, elle encourageait les vocations missionnaires. Elle travaillait directement à la conversion des mauvais chrétiens, amenant les égarés à la pénitence. Sa charité, sa générosité, ses prévenances à l'égard des pauvres et des malheureux lui valurent un prestige extraordinaire. A sa mort elle fut pleurée par tout le peuple, comme une « maman ». Son dévouement avait été si absolu, que les maladies les plus repoussantes n'avaient pu l'arrêter.

Sa gloire posthume instantanée, la confiance avec laquelle on l'invoqua sans tarder, l'empressement à s'emparer de la terre de son tombeau montrèrent combien on appréciait toujours sa charité qui, auprès de Dieu ne pouvait qu'être plus puissante. Déjà le peuple pensait d'elle, qu' « elle passerait son ciel à faire du bien sur la terre ».

On comprend que l'Eglise ait placé sous son patronage si puissant et si bon non seulement le Pérou, mais les Philippines et l'Amérique entière.

* *

Ste Rose fut la première « fleur du Nouveau Monde » que l'Eglise offrit au Seigneur. Prionsla d'être, plus que jamais aujourd'hui, la Patronne de ce continent où la foi rencontre toujours l'obstacle de la richesse qui matérialise les âmes, du plaisir qui les avilit, de la pauvreté qui les révolte. En face d'un « humanisme » à saveur païenne, qu'elle nous rappelle toujours que le salut n'est qu' « en Jésus et en Jésus crucifié » ; et que la seule valeur impérissable est la réponse généreuse des âmes fidèles à l'amour de Jésus « qui s'est livré pour nous ». *Amen.*

CAUSERIES DE PEDAGOGIE CATECHISTIQUE

XV

LA FORMATION MORALE AU CATÉCHISME
(suite)

I. — *Morale naturelle*

Habituons-les à pratiquer dès maintenant, **les vertus essentielles que nous leur décrivons comme un idéal chez les adultes.** Car il n'y a pas de différence de nature entre les vertus de justice, de charité, etc., pratiquées à douze ans, et ces mêmes vertus pratiquées à trente ans. Seul l'objet change. Si donc nous inculquons aux enfants de solides vertus dans leurs rapports mutuels et leurs occupations du moment, il y a tout lieu d'espérer qu'ils les garderont toute leur vie et qu'ils seront alors de bons ouvriers, de bons voisins, etc..., parce qu'ils auront été de bons écoliers et de bons camarades.

Apprenons-leur ainsi pratiquement **la loyauté et la bonne camaraderie :** dénoncer un camarade pour une vétille, ne pas souffler à ceux qui récitent, ne pas se vanter, ne pas riposter insolemment, prêter leurs affaires, etc. Profitons des petites occasions quotidiennes pour leur donner de grandes leçons, et faire l'éducation de leur conscience.

Certains catéchistes ont **recours, pour cela, aux jeux.** Vers le milieu de la séance du jeudi, les enfants sont invités à jouer aux barres, au ballon, etc..., non pas comme d'habitude, mais en chrétiens, c.-à-d. en faisant preuve de patience, de loyauté, bref, en agissant comme aurait fait Jésus enfant.

D'autres moyens pratiques ont encore été imaginés : écrire sur un papier une B. A. qu'on a faite, et mettre le papier dans une boite aux pieds d'une statue de Jésus ; préparer un arbre et ses branches, et ne collaborer à le garnir que quand on a fait une B. A. ; au moment de la crèche de Noël, rapprocher ou éloigner le mouton de chaque enfant selon sa « sagesse » ou son mauvais caractère. Et l'ingéniosité ne sera pas en peine d'allonger cette liste.

II. — *Transition à la morale surnaturelle*

Dans la plupart de nos campagnes, même peu pratiquantes, il reste un vieux fonds de religion qui reparaît vite à la surface chez les enfants de nos catéchismes. On peut sans tarder insérer des motifs surnaturels dans leurs efforts de vertu. Mais dans d'autres milieux complètement déchristianisés, où l'enfant nous arrive à 9 ans sans la moindre notion de vie spirituelle et religieuse, le travail est beaucoup plus compliqué :

« Son âme n'est pas prête. Elle est durcie. C'est l'âge raisonneur, critique et sceptique ». Age déjà moins malléable. On a passé le « bon moment » dont parlait le chanoine Pflieger.

L'abbé André, rapportant une intéressante expérience

de rééducation, donne la raison profonde : « *L'enfant s'est déjà habitué à vivre sans Dieu* ». Une rééducation s'impose avant que de le plonger dans le surnaturel de la Bible et du catéchisme »[2].

Pour ces enfants, il ne suffit pas de leur faire acquérir les vertus morales : il faut leur apprendre qu'ils ont une âme spirituelle et leur donner le sens de Dieu. Il faut, en somme, leur faire faire en raccourci les étapes parcourues par leurs camarades au pré-catéchisme.

La première chose à faire est de les aider à **réaliser l'existence de Dieu** d'une manière concrète, vécue, en les mettant en face des mystères de la création : beauté des fleurs, éclat d'une aile de papillon regardée à la loupe, instinct des animaux, paysages de la nature, etc. Qu'ils s'habituent à ne pas s'arrêter aux choses, mais à y voir le signe de l'action et de la présence de Dieu. Qu'à ce spectacle leur âme, vibrant à l'unisson de la vôtre, se répande en adoration, en admiration, en remerciements. Bref, qu'ils apprennent ainsi la religion naturelle, base indispensable de la religion surnaturelle. Ensuite seulement vous leur donnerez des définitions :

« Expliquer à l'enfant que Dieu est un esprit infiniment parfait avant qu'il se soit familiarisé avec l'idée et le sentiment de Dieu, c'est vouloir lui apprendre le chinois » *(ib.*, p. 173).

Puis faites-leur saisir **l'abîme qui sépare leur âme de celle des animaux** ; montrez-leur dans le travail de leurs parents, dans les inventions de la technique, une preuve de la dignité de l'esprit humain. Et aidez-les à prendre conscience de ce monde spirituel en leur apprenant à faire silence, à se recueillir, à réfléchir, et à prier.

Si vous n'obtenez pas un minimum indispensable dans ce double domaine de Dieu et de l'âme, et si les enfants restent imperméables à tout sentiment de religion et de vie intérieure, **tout ce que vous édifierez dans la suite sera bâti sur le sable.**

« Car avant de parler de Jésus, Homme-Dieu, il fallait avoir une notion pratique de la divinité, de sa bonté, de sa toute-puissance ; avant de parler du monde surnaturel, il fallait donner une vision théocentrique, créationiste, selon toute la force du mot, du monde naturel ; avant de parler du péché et du châtiment qui s'ensuit, il fallait montrer et concrétiser comment déjà dans l'ordre créé l'homme est radicalement en dépendance de son Dieu, et en lui trouve son bien et sa perfection ; avant que d'expliquer notre filiation dans le Christ, il fallait avoir suffisamment dématérialisé et spiritualisé ces petites intelligences laïcisées, et les avoir fait concevoir Dieu comme un Père très aimant, une Providence sans limite. Selon la Tradition antique du catéchuménat, il faut vivre, expérimenter la vie religieuse avant d'en prendre une connaissance intellectuelle développée » *(ib.*, p. 173).

III. — *Morale surnaturelle*

Une fois bien assurées ces bases naturelles, donnez tous vos soins à une formation surnaturelle solide, profonde, complète. Vous le savez : **l'homme n'a qu'une fin, qui est surnaturelle** ; c'est donc celle-là qu'il faut toujours avoir en vue. Et dès qu'il possède la vie de la grâce, cette vie assume et pénètre à fond toutes ses activités, même naturelles, si bien que chez un chrétien il n'y a en fait **qu'une seule morale qui est surnaturelle.** C'est donc vers elle que tous les efforts doivent converger.

Apprenez donc aux enfants à **vivre de la foi dans toutes leurs actions.**

Ne tolérez pas le sans-gêne **envers le T. S. Sacrement** : que l'entrée à l'église, la génuflexion, la prière d'adoration, révèlent des âmes de foi et d'amour. Que leur signe de croix soit une prière et non un geste quelconque.

Formez leur **conscience chrétienne,** et pas seulement leur conscience naturelle : apprenez-leur à être dociles aux inspirations du Saint-Esprit, à dire toujours « oui » à l'Hôte divin de nos âmes. Qu'ils tâchent d'être assez réfléchis pour se demander avant l'action ce que ferait Jésus.

En un mot, dès que la leçon de catéchisme le comporte, suggérez-leur des **résolutions pratiques** avec toute la prudence voulue : procédez progressivement, méthodiquement, en revenant sur les points importants jusqu'à ce qu'ils soient obtenus, et en n'insistant pas sur ce qui risquerait de les décourager. Tous les auteurs, affirme le P. Guy de Bretagne, sont d'accord sur ce principe :

« Aucune classe de catéchisme ne doit s'achever sans une « application pratique » intellectuelle (slogan, devise, texte d'Ecriture) et volontaire (résolution, point particulier) » *(ib.*, p. 148-149).

C'est en cela spécialement que vous apprécierez les bienfaits d'un **enseignement synthétique,** où le dogme, la morale, la liturgie et l'histoire sainte se conjuguent pour obtenir le même résultat. Plutôt que d'enseigner une année le dogme, une année la morale, etc., en suivant servilement l'ordre du catéchisme, il vaut beaucoup mieux **choisir des thèmes** (par ex. préparation d'une grande fête liturgique, exposition d'une grande vertu, théologale ou morale) où vous ferez converger toutes les branches de la doctrine.

Et surtout, dès que les enfants ont commencé de connaître Jésus-Christ, ayez soin de ramener tout votre enseignement à sa divine personne[3] : montrez-leur **en Jésus-Christ le centre, l'origine et la fin de tout le dogme et de toute la morale.** Profitez de toutes les occasions pour attacher les âmes à Jésus-Christ : c'est le seul moyen de faire œuvre éducative profonde et durable. Au catéchisme, en effet, il ne s'agit pas de distribuer un enseignement spéculatif, calqué sur la synthèse des théologiens : il s'agit, selon le mot de Pie XI, « d'enseigner à vivre la vie chrétienne »[4]. Or cela suppose une concentration de tous les efforts sur la personne même de **Jésus-Christ, Tête du Corps mystique et source de la grâce.** Il faut absolument éviter que vos enfants considèrent la grâce comme une réalité purement négative (absence de péché mortel) et dont la seule conséquence positive n'entrerait en jeu qu'à l'heure de la mort (ouverture du paradis). Trop de nos catholiques ont cette idée fausse et pernicieuse. Réagissez sans cesse là-contre. Que la participation à la vie divine de Jésus-Christ soit au contraire pour tous une source de joie, de courage et d'enthousiasme.

Donnez aussi une grande place à la **vie des Saints.** Les enfants y trouveront de multiples leçons concrètes qui les aideront à réaliser la nature et l'influence de la doctrine chrétienne authentique.

N'hésitez pas à distribuer des **récompenses.** Certains pédagogues y répugnent pour ne pas favoriser l'égoïsme et parce que le travail apporte avec lui la plus profonde des satisfactions. Ces raisons ont une réelle valeur, dont il faut tenir compte. Mais il n'empêche qu'une récompense équitable, adaptée, et présentée selon sa vraie valeur, c.-à-d. comme un signe et non comme un

[2] P. Guy de Bretagne, *Pastorale catéchétique*, p. 172.

[3] Cf. *Lumen Vitæ*, 1952, n° 4.

[4] Cf. Chanoine Boyer, *Catéchétique*, p. 14.

but, est un puissant encouragement. Et n'oublions pas qu'elle aussi doit être surnaturalisée, moyennant quoi elle est encore moins dangereuse.

La **Croisade eucharistique** est un excellent moyen de formation morale et religieuse. Si nous la présentons bien et savons la soutenir, les enfants la prendront au sérieux et auront à cœur de noter leurs sacrifices, leurs confessions, leurs communions, etc. avec loyauté. Pour cela, ne procédons pas par pression, par intimidation, mais par persuasion et encouragement. Sans négliger la masse, visons surtout l'élite.

Faut-il parler de la **confession** ? Cela semble bien superflu. Et cependant, n'est-il pas vrai que trop souvent ce merveilleux moyen de formation spirituelle est galvaudé. Les catéchistes ont un rôle dans la préparation des enfants ; rôle délicat, sans doute, mais très utile. Ils peuvent stimuler les paresseux sans pour cela nuire à leur spontanéité, aider à l'examen, à la contrition surnaturelle. Et, d'accord avec le curé, ils peuvent diviser les petits pénitents en groupes qui ne gêneront pas la confession des adultes. Cela permettra au confesseur de leur donner tous ses soins et de faire avec chacun d'eux un peu de **direction spirituelle.** C'est le conseil de caétchistes éminents, tels de Mgr Llorente[5] et du saint prêtre belge l'abbé Poppe, dans le volume qui porte ce titre. Selon celui-ci, la direction spirituelle n'est pas réservée aux grandes personnes, mais elle s'adresse aussi aux enfants. Et si la chose ne peut se faire au confessionnal, il montre comment y suppléer au catéchisme, en formant les âmes à la pratique des vertus, de l'examen de conscience, etc.

Enfin, si des enfants manifestent des qualités peu ordinaires et une vraie piété, il n'est pas du tout interdit de leur parler de la **vocation** sacerdotale ou religieuse : le curé ou le vicaire jugeront en dernier ressort, mais l'action de la catéchiste peut être déterminante. Dans tels diocèses où les vocations tarissent, on attribue pour une grande part cette diminution à la disparition des religieuses catéchistes qui avaient pour premier objectif de déceler les vocations.

Conclusion

Ainsi que vous le voyez, il est nécessaire non seulement de faire pratiquer la vertu aux enfants, mais même de la leur montrer sous un **autre éclairage que dans leurs manuels :**

« On a montré que le défaut de nos catéchismes est d'avoir été composé par des théologiens qui, au Séminaire, préparent les futurs confesseurs : d'où leur morale négative, catalogue de péchés, juridisme, au lieu d'une mystique, au lieu d'une morale positive des vertus et de la vie chrétienne basée sur l'exemple des saints et de la Bible. Le dogme est présenté par traités cloisonnés ; on ne met pas en valeur la synthèse, la compénétration avec les autres disciplines »[6].

De plus, pour aboutir à une formation chrétienne authentique des enfants, qui les fasse **penser** en chrétiens, **sentir** en chrétiens, **agir** en chrétiens, il est indispensable de trouver toujours **le point d'insertion de cet idéal surnaturel dans leur psychisme naturel.** C'est là un travail proprement pédagogique qui exige une adaptation continuelle à l'évolution de la psychologie enfantine. A chaque leçon ou série de leçons, cherchez d'abord ce qu'on appelle le « point d'accrochage psychologique », voyez les besoins intellectuels, sentimentaux, volontaires, des enfants, et montrez-leur comment le catholicisme comble tous ces besoins, soit par sa doctrine, soit par ses œuvres (Scoutisme, J. O. C., etc.).

« Ainsi on peut utiliser par exemple les *intérêts de construction* des tout-petits dans le dessin, et par association diriger leur amour naissant pour Jésus-Christ ; leur *amour inné des parents* pour les orienter vers le Père céleste. A l'âge suivant l'intérêt portera sur les *histoires*, et la plus belle sera celle de la vie de Jésus, en se servant des images et projections ». Quand l'enfant ne rêve qu'aventures réelles ou imaginaires, parlez-lui des saints à sa portée, proposez-lui, si possible, le scoutisme, etc. *(ib.*, p. 159).

Ne dédaignez même pas de vous intéresser aux faits divers du journal, aux préoccupations familiales (maladies, etc.) et sociales (chômage, récoltes...), aux nouvelles du lieu, etc., sans oublier les émotions profondes de l'âme.

Livrez-vous donc avec ardeur et confiance à la formation morale de vos jeunes catéchisés : la pédagogie chrétienne est assez riche pour passionner ceux-là mêmes qui en sont l'objet, et assez efficace pour produire des merveilles :

« Ces enfants si gouailleurs, à la réplique vive, n'ont pas fini d'étonner leurs éducateurs par leur sérieux, si une pédagogie bien comprise sait trouver le chemin de leur cœur »[7].

XVI

LE RÔLE DU MILIEU SOCIAL

Au point où nous sommes de notre exposition, il est urgent d'insister sur une condition essentielle de la formation des enfants : le rôle du milieu social. Nous aurons beau réaliser au catéchisme et à l'église des merveilles d'ingéniosité : il en restera peu de chose si chaque enfant reste isolé dans un milieu indifférent ou hostile.

« Gardons-nous de l'illusion de penser qu'au catéchisme nous « tenons » l'enfant. Catéchismes et offices, si beaux soient-ils, peuvent transporter l'enfant dans une sorte de troisième ciel ; ils sont passagers : ils heurtent ou confirment les opinions que lui donne son milieu, lequel les reprend avec acharnement »[1].

Il faut donc à tout prix prendre contact avec les divers milieux de l'enfant : la famille, l'école, « la rue » ; et il faut que nous l'intégrions dans la paroisse. Cette action est capitale ; elle est peut-être, dit le P. Ranwez, le premier devoir des catéchistes :

« Peut-être *leur premier devoir est-il de susciter l'unanimité des éducateurs.* Peut-être leur est-il demandé d'être le lien vivant d'éléments dispersés dont la cohésion permettra la réussite d'une éducation harmonieusement chrétienne »[2].

I. — *La famille*

La famille vient en premier lieu. Dès qu'un enfant est inscrit au catéchisme, **faites connaissance avec ses parents.** S'ils sont bons chrétiens, votre tâche sera facile. Ne croyez pas cependant qu'elle soit superflue. Les parents sont trop portés à se décharger complètement du soin de leurs enfants sur les éducateurs, profanes ou religieux. Il faut leur faire comprendre que c'est un tort. Et pour cela il convient de **les intéresser aux progrès de vos élèves** par tous les moyens possibles :

[5] *Acta Congressus catechistici internationalis MCML*, p. 25.

[6] P. Guy de Bretagne, *Pastorale catéchétique*, p. 69.

[7] Equipe St-Germain de Charonne, *Le travail individualisé au catéchisme*, p. 190.

[1] Abbé Sauvageot, *L'initiation de l'enfant au Mystère chrétien par la Bible et la Liturgie*, p. 72.

[2] *Vérité et Vie*, Série 19, nº 170, p. 8.